

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 25

Artikel: Gratta mé, té grattéri
Autor: David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prendre un sens, dans ces jours où tout est symbole et présage.

Les hommes ont déroulé d'abord une carte physique, sans un de ces beaux noms qui sonnent dans l'Europe l'histoire de la civilisation. Il n'y a que ces taches que font sur la terre les mers, les lacs, les forêts et les montagnes. Ils ne retrouvent que les formes familières à l'œil. Le grand lion de Scandinavie se précipite sur la frégate d'Angleterre, avec son oriflamme déchiquetée. La mer Baltique était semblable pour les écoliers à une femme agenouillée, son panier au bras, et là-bas la botte d'Italie échappe à la main sèche et mutilée de la Grèce. Aujourd'hui, au versant occidental des Alpes, la sombre forêt de Germanie, où les armes retentissent, menace la plaine de France, la belle terre des blés.

Mais où s'arrêtent les pays et les races? Personne n'a tracé ces frontières que les armées acharnées vont marquer d'une lisière pourpre. Toutes ces villes si convoitées, si âprement défendues, ne sont que de petits ronds, comme ceux que font les balles dans une cible.

Les soldats sont impatients de voir les pays où les armées gonflent comme des eaux derrière des digues.

Voilà la carte politique, avec ses pays multicolores, ses villes pareilles à un champ de myrtilles et de fraises, et les noms magnifiques écrits en grandes lettres, ou en minuscules grasses, tous ces noms qui évoquent les contrées et les peuples, les fleuves, des forteresses, des palais, des cathédrales, une vie ample, variée, nombreuse, tous les langages divers qui montent du sol comme le chant des oiseaux. Ces noms sont les inscriptions que le temps a laissées sur cette pierre usée par les siècles. C'est tout le passé de ceux qui respirent aujourd'hui.

Deux petites épées noires sont la croix dressée sur les champs de bataille.

La concierge dit à ces pères de famille, sévèrement, comme à des enfants :

— Vous y ferez bien attention...

Un carabinier, qui a des cheveux blancs, répond avec un peu d'humeur :

— Allons, nous sommes des hommes sérieux, on n'y fera pas de mal.

Et le sergent-major dit brusquement :

— Je la reconnais, c'est celle que nous avons, il y a trente ans.

La toile cirée est bien fatiguée : elle a été déchirée dans le bas, près du rouleau de sapin, verni en noir. Elle a l'air humble et misérable des vieux objets usés que l'on ne regarde plus. Dans ce jour, elle a pris la valeur d'une œuvre d'art, tant elle retient de regards avides, tant d'attentions tendues et concentrées. Elle est pendue au-dessus des fusils, rangée contre le mur et dans le porte-parapluies. Elle est comme ces trophées de guerre que l'on oublie longtemps sous la poudre des musées.

Il semble que chacun pourra déchiffrer sur ce dessin précis et énigmatique de l'Europe, le plan secret des destinées.

Les frontières ont varié depuis trente ans ; où est aujourd'hui cet empire des Turcs qui remontait jusqu'au fond de l'Adriatique? Ni les acquisitions habiles de l'Autriche, ni les conquêtes des Etats Balkaniques ne sont marquées sur ce coin de terre. Ces rîms de bourgades ou de villes que les écoliers ignoraient autrefois, dans une contrée plus mystérieuse que le royaume de Thulé, évoquent par leurs sonorités rauques le souvenir de sauvages mêlées.

Ce n'est pas leur pays qui intéresse les Suisses, ils en connaissent bien la position et la forme. Il y a ce point dangereux, où les armées sont si près l'une de l'autre. Les Allemands passeront-ils comme en Belgique, puisqu'ils ont avoué leur mépris du droit des gens, avec orgueil? Tous ces hommes, auxquels on recommande la prudence, vont dire ici tout haut leur

réprobation de l'Empire qui a voulu la guerre et qui débute par l'écrasement des neutres.

Aussi leurs regards cherchent-ils Liège, la ville déjà glorieuse. Elle porte, comme toutes les villes fortifiées, une petite couronne noire. Ses forts font à la ville comme cette décoration que l'on donne aux blessés sur les champs de bataille. Son souvenir reste lié à ce roi héroïque, qui, en repoussant les offres déshonorantes et les bas marchandages de l'agresseur, a trouvé des paroles qui renouvellent l'histoire. Les conditions médiocres d'une vie facile font douter des caractères que veulent soudain les grandes circonstances.

— Tenez, voilà Jemmapes et Waterloo, dit le sergent à moustaches de grognard, qui connaît les dates et les généraux de l'Empire, celui de Napoléon.

— La route est encore longue de Liège et de Namur, jusqu'à Paris; ce ne sera pas, comme ils croient, une promenade.

— Ils ne pensaient pas que les Belges oseraient se défendre. Hein, si la Suisse était sur la route de Paris!

— Nous aurions fait comme eux.

Il y a un mélange de jalousie pour cet héroïsme des Belges, et un soulagement égoïste, que l'on n'avoue pas, de voir détournée pour le moment de la Suisse, la terrible menace qui pèse sur toute l'Europe.

Mais quelqu'un remarque d'une voix calme.

— C'est l'Alsace qu'il faut plaindre.

Il semble que tout l'empire qui cherche depuis quarante ans à la réduire à la soumission et au silence, pèse sur elle de sa masse d'acier et de fer. L'Allemagne en a fait son glacis; est-il vrai que les Français sont à Mulhouse? On annonce le matin une nouvelle que le soir dément. La France reprendra-t-elle sa rançon? Chacun de ces hommes pacifiques comprend aujourd'hui le sens du mot revanche.

Ce n'est pas Belgrade, chaque jour prise et chaque jour bombardée, qu'il nous faut chercher de l'autre côté. Un des soldats a dit :

— Tiens, tu vois, Berlin est près de la frontière, comme Paris.

Un autre exprime lentement sa pensée.

— C'est grand presque comme le reste de l'Europe, cette Russie! Il doit y en avoir des millions et des millions.

Chacun alors a le sentiment du nombre, ce nombre qui pour certains tacticiens est la force. Il semble que de cette énorme surface les bataillons vont se lever et s'avancer comme des fourmis sur le sable. Un flot plus large et plus violent va envahir l'Allemagne qui se rue sauvagement à l'ouest.

Mais il y a là, la grande plaine, qui de nouveau verra le choc des armées.

— La Pologne.

C'était un pays qui semblait disparu, il y a à peine un mois encore, et le voici qui se dessine de nouveau sur la carte. De son doigt sec, le sergent semble recoudre ensemble les trois morceaux de la nation déchirée.

— Ceci est aux Prussiens, ceci aux Russes, ceci aux Autrichiens. Et c'est là qu'on mettra les hommes de même race les uns contre les autres.

Ce sort tragique, qu'ils imaginent pour leur propre pays, émeut tous ces hommes. Dans ces jours d'angoisse, il semble que les blessures que le temps essaya de panser se remettent à saigner.

— Pourtant, si la Pologne redevenait un Etat...

La carte ne répond rien à toutes les suppositions. Ces hommes graves qui n'ont plus les illusions de la jeunesse, n'osent pas prévoir pour la guerre une fin logique ou qui réponde à leur sens du droit et de la justice. Ce désir des conquêtes et de l'or souffle sur la vieille Europe, comme un effroyable ouragan. Chaque

nation est sûre de la victoire, aucune ne sait où la mène la destinée. Tels qui s'en vont en chantant reviendront brisés, et partout ce sera la misère, la ruine et le deuil. Les jeunes énergies doivent ensementer les champs labourés où les bonnes et les mauvaises croyances, les traditions, les idées lâches et généreuses ont été arrachées pêle-mêle par le soc de la violence.

Ils n'ont devant les yeux qu'une vieille toile cirée, grise de poussière, en loques. La largeur d'un pouce représente des lieues de route, des champs, des villes, où les hommes déjà s'entre-tuent comme les myriades d'infusoires dans une goutte d'eau. Les noms de ces villes inconnues sonneront demain comme un glas, ou comme un carillon de fête pour les parents des morts et les vainqueurs.

Un de ces vieux soldats se détourne, et dit en riant, avec résignation.

— Il y en a bien qui partent avec des cheveux gris, et qui reviendront les cheveux blancs.

RENÉ MORAX.

Un incorruptible. — *Le pasteur* : — Mais mais, Antoine, que vois-je? Vous m'aviez pourtant bien promis de ne plus boire qu'un seul verre de « schnaps ». Vous devriez déjà n'en pas boire du tout.

Antoine : — Mon tē, mossieu le pasteur, c'est vrai, mais que voulez-vous, si je bois un verre je suis un tout autre homme; alors cet autre homme peut bien encore en boire un.

GRATTA MÉ, TÉ GRATTERI

Lou vilhieu régent Benjamin Caille, on tot crânou dai z'autrou yâdzou, on savant quâsu quemin monsu Sonnay que Urbain Olivier bragâve su ion dé sé bi laivrou, l'iré jamais improntâ po contâ dai gandoisés. Quand sé trovâve à on carrou avoué la sadze-fenna Griton à François Bize, falliaï oûre, tzacon fasai aô pî fère po contâ la pille galêze. Yé sovint z'u lé boui einvortolhi d'attiâtia cliâo doû vilhieu. Sè sont-e z'u einvouilly dai tchoû su lé caillê et su la bisa. On bi dzo lou brâvou Benjamin s'in allâve tot dzalâ contre l'écoûla, fasai on'a cremena de la mé-tzance, l'a reincontrâ la bouna Griton.

— Fa bin on'a pouta bisa naira.

— Vo ditê bin, monsu lou régent, lé caillê z'on la tiûva tota rétremsa.

DAVID DAO TELIET.

A PIERRE D'ANTAN!

L'article de notre collaborateur Pierre d'Antan publié dans le *Conteur* du 29 mai et intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe », lui a valu une aimable lettre qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous nous reprocherions d'en priver nos lecteurs, encore que l'auteur nous plaise pour une misérable coquille. Oh! mais nous ne lui en voulons nullement : il n'est pas journaliste. Et puis, nous sommes en fort bonne compagnie, comme on le verra.

Sainte-Croix, 3 juin 1915

Monsieur,

UN de mes collègues m'a fait lire votre article du dernier *Conteur* intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe ». Immédiatement l'envie m'est venue de vous communiquer le plaisir que j'y ai pris, ainsi que quelques réflexions qu'il m'a suggérées; vous voudrez bien me permettre de vous en signaler quelques-unes en soulignant que vous y trouviez quelque intérêt.

A propos d'affiches : dans une petite ville de notre canton, un honorable citoyen a fait peindre en lettres d'un pied sa profession de *camionneur*; ailleurs, j'ai vu un M. X... *Fabriqueur*, ainsi qu'un Z... *Horloger-rabilleur*.

Dans un petit village alpestre, j'ai vu cette interdiction : Défense de trotter : *amande* 2 fr.